FIORELLA,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES ;

PAROLES DE M. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. AUBER ;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 28 NOVEMBRE 1826.

A BRUXELLES,
CHEZ J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,
Et chez les principaux libraires du royaume.

1827.

A. 238.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

	ARTISTES DE PARIS.	ARTISTES DE BRUXELLES.
FIORELLA.	Mme PRADHER.	
RODOLPHE, jeune officier français.	M. LAFEUILLADE.	
ALBERT, jeune seigneur napolitain.	M. LEMONNIER.	
ZERBINE, camériste de Fiorella.	Mme BOULANGER	
PIETRO, lazzarone.	M. VALÈRE.	
ARPAYA, majordome de l'hospice de San-Lorenzo.	M. FÉRÉOLE.	

La scène se passe dans les environs de Rome.

Digitized by Google

FIORELLA,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon. Au fond l'on aperçoit des jardins; au lever du rideau Fiorella est assise à table; Albert est à sa gauche; à droite et plus loin, d'autres convives; à gauche sur le second plan est un orchestre, des jeunes filles dansent autour de la table, en tenant des guirlandes de fleurs. Tous les convives tiennent à la main des verres remplis de vin de Champagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Plaisir des Dieux! douce ambroisie,
Enivre mon ame ravie!
En ces lieux célébrons tour à tour
La beauté, le champagne et l'amour.

UN CONVIVE.

Fiorella! je bois à la plus belle!

ALBERT, *de même.*

Moi, je bois à la plus cruelle!

FIORELLA, *souriant.*

Vraiment, seigneur, c'est par trop généreux!

ALBERT, *montrant son verre de vin de Champagne.*

Puisse ce vin de France
De ce pays lui donner l'inconstance

Digitized by Google

Et combler enfin tous mes vœux!

CHOEUR.

Plaisir des Dieux! douce ambroisie, etc.

FIORELLA.

Messieurs... Messieurs, silence.
J'aime à voir par des chants le festin s'égayer.
Chacun son tour... Albert chantera le premier.

ALBERT.

Premier couplet.

Heureux climat! beau ciel de l'Italie!
Séjour des arts et de la volupté,
Ton seul aspect séduit l'œil enchanté
Et semble dire à notre ame attendrie :
Au plaisir, à l'amour
Ne soyons plus rebelles
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

Deuxième couplet.

Peut-être ici, sur la lyre sonore,
Tibulle, Horace ont chanté leurs amours;
Imitons-les, et répétons toujours
Ce doux refrain, que l'écho dit encore :
Au plaisir, à l'amour
Ne soyons plus rebelles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

Troisième couplet.

FIORELLA.

Jeunes beautés, aimables et coquettes,
Gardez-vous bien de vous laisser charmer!
Contentez-vous de plaire sans aimer,
Si vous voulez conserver vos conquêtes...
Ils fuiront sans retour
Ces amans infidèles;

Digitized by Google

Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour.

(*Un domestique entre par la droite du spectateur.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

FIORELLA.

Eh bien ! que nous veut-on ?

LE DOMESTIQUE.

Aux portes du palais,
Un malheureux, comme faveur suprême,
Demande à vous parler.

FIORELLA, *se levant de table.*

Qu'il entre à l'instant même.
Que toujours en ces lieux le malheur trouve accès.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ZERBINE, *entrant par la gauche.*
FIORELLA, *l'aperçoit, se lève de table; vivement et à voix basse.*

C'est toi, Zerbine, te voilà !
Quelles nouvelles ?

ZERBINE, *de même.*

Signora,
Discrètement j'ai rempli mon message;
Je l'ai vu !

FIORELLA, *très émue.*

Tu l'as vu ! mon cœur tremble et frémit !

ZERBINE, *toujours à voix basse.*

Il doit au bal masqué se trouver cette nuit.
De sa parole j'ai le gage !
Et l'on apporte dans l'instant
Votre habit.

FIORELLA.

Est-il bien ?

Digitized by Google

ZERBINE.

Rien n'est plus séduisant.

FIORELLA, *vivement.*

Ah ! courons vite admirer ma toilette.

ALBERT, *se levant et l'arrêtant.*

Et le pauvre qui vous attend ?

FIORELLA, *à Albert.*

Il a raison. Pour acquitter ma dette,
Daignez ici... le recevoir...
(*Aux autres convives.*)
Messieurs, Messieurs, à ce soir!
Sur vous je compte pour ma fête.

(*Tous se lèvent et sortent de table.*)

ALBERT.

A de tels rendez-vous jamais on n'a manqué!

FIORELLA, *regardant Zerbine.*

Et puis nous irons tous après... au bal masqué.

CHOEUR.

Reprise du premier chœur.

Plaisir des Dieux! amour, tendresse,
Sur ses pas nous guident sans cesse,
En ces lieux célébrons tour à tour
La beauté, le plaisir et l'amour.

(*Pendant le chœur précédent les domestiques ont enlevé les chaises et la table. Fiorella entre dans l'appartement à gauche. Tous les convives sortent par les jardins. Albert reste seul en scène.*)

SCÈNE IV.

ALBERT, *puis* PIETRO *et* ZERBINE.

ZERBINE, *amenant Piétro.*

Venez...vous pouvez entrer.

Digitized by Google

ALBERT.

Voilà une singulière tournure? Qui est-tu?

PIETRO.

On me nomme Piétro, et je suis Napolitain... Autrefois lazzarone et maintenant honnête homme.

ALBERT.

Je vois que tu donnes dans les extrêmes, et gagnes-tu beauconp dans ton dernier métier?... celui d'honnête homme?...

PIETRO.

Pas grand'chose, quoique cependant il y ait peu de concurrence, aussi je viens demander ici les moyens de continuer mon nouvel état, sans quoi je serai obligé de revenir à l'autre comme plus lucratif.

ZERBINE.

Voilà un coquin original.

PIETRO.

Coquin! non pas, signora. J'ai déjà dit à monseigneur que j'avais donné ma démission, et ma démarche va le lui prouver. Voici ce dont il s'agit: hier soir, à trois milles avant d'arriver à Rome, je me suis arrêté à l'hospice San-Lorenzo! où l'on accueille les pèlerins, et j'y ai rencontré un nommé Gennaio, un ancien camarade... un exconfrère!

ALBERT.

J'entends, un lazzarone comme toi.

PIETRO.

Excepté qu'il exerce encore... mais pas pour long-temps, car il est bien malade... Or, vous

Digitized by Google

saurez que Gennaio et moi avons eu autrefois des relations d'affaires, et par suite de ces relations, il a entre les mains des papiers qui peuvent compromettre le duc de Farnèse dans ses biens et dans sa réputation; mais loin de vouloir faire du tort à une famille honorable, j'ai décidé mon camarade à un arrangement pour lequel j'ai ses pleins pouvoirs. Alors je suis arrivé ce matin au palais Farnèse; et me voilà.... Vous comprenez maintenant...

ALBERT.

Parfaitement! Mais à qui crois-tu parler?

PIETRO.

Au fils ou à quelque parent du duc de Farnèse.

ALBERT.

Du tout, je suis Albert de Sorrente, Napolitain comme toi.

PIETRO.

Pardon, monseigneur, je vous prierai alors de me faire parler au duc de Farnèse.

ALBERT.

J'aurais de la peine... attendu que depuis un an le duc n'existe plus....

PIETRO.

Il serait vrai !...

ALBERT.

Cela dérange tes projets et ceux de Gennaio ton associé; mais le duc de Farnèse est mort à soixante ans, sans héritiers, laissant son immense fortune à une maîtresse qu'il adorait, la signora Fiorella.

PIETRO.

Fiorella? je ne la connais pas, mais si elle est

Digitized by Google

héritière de tous ses biens, cela doit la concerner, et nous pouvons faire affaire...

ALBERT.

Non pas avec elle, mais avec moi. Combien veux-tu de ces papiers ?

PIETRO.

Deux mille ducats...

ALBERT.

Je te les donne... à condition que tu remettras ces papiers pour rien à la signora Fiorella, et sans lui parler de moi.

PIETRO.

Je comprends, c'est une galanterie de monseigneur.

ALBERT.

Enfin... acceptes-tu ?

PIETRO.

C'est dit... Vous êtes de Naples, je suis de Naples : entre compatriotes on doit s'entendre... Ce soir je retourne à l'hospice San-Lorenzo, je décide Gennaio, et demain j'apporte ces papiers à la signora.

ALBERT, *lui offrant une bourse.*

Tiens... veux-tu d'avance ?

PIETRO, *prenant la bourse.*

Du tout, entre honnêtes gens la parole suffit... Je dis honnêtes... quoique ma probité soit encore d'une origine récente, mais la date n'y fait rien. Adieu, excellence. (*à Zerbine.*) Adieu, signora.

SCÈNE V.

ALBERT, ZERBINE.

ZERBINE.

Que vous êtes bon et généreux! Quoi M. Albert,

Digitized by Google

vous ne voulez pas que ma maîtresse sache ce que vous faites là pour elle.

ALBERT.

Oui, oui, et j'ai du mérite à agir ainsi... Car, Zerbine, je suis furieux contre Fiorella.

ZERBINE.

Et que vous a-t-elle fait?

ALBERT.

Ce qu'elle m'a fait... pourquoi ne veut-elle pas m'aimer?

ZERBINE.

Je l'ignore, et je le saurais que peut-être je ne vous le dirais pas. Quoi, vraiment, M. Albert, vous en êtes amoureux?

ALBERT.

Le moyen de faire autrement? la beauté la plus séduisante et la plus coquette! tous les talens, toutes les graces réunies, aujourd'hui douce, aimable et sensible..., demain vive, légère, capricieuse... Enfin je venais ici à Rome pour un mariage superbe, Célina Manfredi, une riche héritière, une jeune personne charmante dont je suis aimé; eh bien! j'ai vu Fiorella... je l'ai vue pour mon malheur, et depuis ce temps ni les conseils de mon père, ni la colère des deux familles, ni les larmes de ma prétendue, rien n'a pu m'arrêter, je suis comme un insensé à solliciter un regard qu'elle ne m'accorde pas, qu'elle n'accorde à personne. Car des princes régnans ne sont pas mieux traités, et j'ai vu dans son palais des altesses faire antichambre. Mais cela du moins, tu peux me l'avouer: Pourquoi depuis quelques jours ne vient-elle plus à Rome, et reste-t-elle

Digitized by Google

renfermée dans cette campagne? Pourquoi est-elle triste, rêveuse préoccupée? elle a quelques chagrins, et la preuve c'est qu'elle multiplie autour d'elle les plaisirs et les fêtes qu'autrefois elle semblait éviter. Elle cherche non à s'amuser, mais à s'étourdir... Zerbine, j'en suis certain, j'ai un rival.

ZERBINE.

Vous pourriez penser?..

ALBERT.

Si je le savais! écoute, je suis la douceur et la modération en personne... mais je suis Napolitain, c'est-à-dire jaloux de naissance. Ce n'est pas ma faute, c'est dans le sang! j'ai fait tout au monde pour changer mon caractère... j'ai voyagé en France, j'ai vu des ménages parisiens, des maris philosophes, çà m'a bien fait, çà m'a été utile... car il n'y a vraiment que ce pays-là où l'on puisse se former... Eh bien! malgré mon éducation française, le caractère napolitain reprend de temps en temps, et quand j'apprends une infidélité, mon premier mouvement est de porter la main à mon poignard, le second est d'en rire....mais de mauvaise grace; il faudra que je fasse un second voyage.

ZERBINE.

Vous avez bien raison.

DUO.

Pourquoi des belles.
Etre jaloux?
Changer comme elles
Est bien plus doux.

ALBERT.

C'est ma devise,

Digitized by Google

Et désormais.
Je veux qu'on dise :
C'est un Français.

ZERBINE.

C'est sa devise, etc.

ALBERT.

Tu peux donc parler sans mystère.

ZERBINE.

Moi ? je n'ai point de secrets.

ALBERT.

N'importe, dis-moi tout, ma chère.

ZERBINE.

Monsieur, l'on prétend qu'un Français,
En pareil cas, n'interroge jamais.

ALBERT.

Oui, je comprends, la chose est claire,
Il est un rival qu'on préfère

ZERBINE, *souriant.*

Un rival!

ALBERT.

Quel est-il ? réponds, crains ma colère.

ZERBINE.

Que dites-vous, seigneur Français ?

ALBERT.

Non, non, ne crains rien,
Car, tu le sais bien :
Pourquoi des belles
Etre jaloux ? etc.
Ainsi donc, je puis tout entendre;
Dis-moi, dis-moi si l'on m'a su trahir.

ZERBINE.

Çà vous fera-t-il bien plaisir ?

ALBERT.

Mais, oui; je te promets d'apprendre

Digitized by Google

Gaîment mon sort infortuné
Tu souris, tu souris.

ZERBINE.

Je n'ai pu m'en défendre.

ALBERT.

S'il est vrai, si l'on me trahit...

ZERBINE.

Y pensez-vous ?

ALBERT.

Non, car je te l'ai dit:
Pourquoi des belles
Etre jaloux, etc.

(*Zerbine sort.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, RODOLPHE, *vétu très-simplement.*

RODOLPHE, *se disputant à la porte.*

Je ne demande point la signora Fiorella... mais le seigneur Albert de Sorrente qui doit être ici...

ALBERT.

En croirai-je mes yeux?... Un Français, le comte Rodolphe dans ce pays et sous un pareil costume!

RODOLPHE.

Albert! je vous retrouve enfin!... Vous ne m'avez donc point oublié?

ALBERT.

Vous oublier!... moi qui pendant trois mois fus votre prisonnier, et qui sais par quels procédés généreux...

RODOLPHE.

Allons donc, ne rappelons pas le temps où nous étions ennemis... Le hasard m'a appris hier que vous étiez à Rome... J'ai couru à votre hôtel, mais

Digitized by Google

impossible de vous rencontrer, et l'on m'a assuré que je vous trouverais à quelques lieues de Rome à la Villa Farnèse, chez la signora Fiorella... Voilà pourquoi je suis accouru... Mais quelle est cette Fiorella?

ALBERT.

Quoi! vous ne la connaissez pas?.. La femme la plus célèbre de l'Italie... une enchanteresse que j'adore... C'est le vieux duc de Farnèse, riche seigneur et grand amateur du beau sexe qui l'enleva, dit-on, à l'âge de quinze ans, qui prodigua ses trésors pour l'embellir, pour lui donner tous les talens... et qui, il y a un an, à sa mort, lui laissa tous ses biens.

RODOLPHE.

Et depuis on ne lui connaît pas?..,

ALBERT.

D'autres faiblesses... Hélas, non! elle hésite encore à faire un nouveau choix, car vous sentez bien qu'ayant deux ou trois cent mille ducats de rente, ce n'est point tout-à-fait la fortune qui la déterminera... ce sont les graces, l'esprit, l'amabilité, ce qui fait que je ne désespère pas et que je reste toujours sur les rangs... Mais je vois que vous riez de mon extravagance, et que vous allez me faire de la morale, vous me parlerez raison, je vous parlerai amour, et nous ne nous entendrons plus; causons plutôt de vous et de vos aventures... Comment êtes-vous ici dans les états romains, quand la guerre continue toujours entre l'Italie et la France? Savez-vous que vous êtes bien imprudent ou bien hardi?

RODOLPHE.

Ni l'un ni l'autre; je suis le jouet des événemens

Digitized by Google

et je leur obéis. Depuis huit jours j'étais à Rome, ne connaissant personne et cherchant un protecteur. J'ai appris que vous étiez ici, et me voilà tranquille sur mon sort....

ALBERT.

Du moins, tout ce que je possède est à vous; en quoi puis-je vous être utile? Parlez, je veux tout savoir.

RODOLPHE.

Oh! très-volontiers. Vous vous rappelez que dans le commencement de cette guerre nos troupes restèrent long-temps en garnison à quelques lieues de Naples... Or que voulez-vous que des Français fassent en garnison?

ALBERT.

Je devine... vous devîntes amoureux... c'est de rigueur.

RODOLPHE.

A mes yeux du moins tout justifiait mon choix. Camille avait quatorze ans, c'était la vertu, l'innocence la plus pure, et quant à sa beauté je ne vous en parle pas, mais votre Fiorella, quels que soient ses attraits, n'approchera jamais de ma jolie villageoise de Portici, lorsqu'avec sa rescille et son corset barriolés, elle allait à la ville portant sur sa tête sa corbeille de fruits. Alors la révolte de Naples vint à éclater; laissé pour mort sur le champ de bataille, je fus recueilli, fait prisonnier par les lazzaronis, et pendant trois années, enseveli vivant dans un cachot du château neuf; ma foi, préférant la mort à une pareille captivité, je risquai mes jours pour m'échapper, j'y parvins, je courus à Portici, mais je ne retrouvai plus ni Camille, ni son père; les campagnes

Digitized by Google

avaient été ravagées, leur maison incendiée, ils étaient disparus, ils étaient morts sans doute ! Je ne pensai plus qu'à m'éloigner de ces lieux, je traversai le royaume de Naples à pied... sous ce costume, n'ayant pour toute ressource qu'une guitare, qui me fit vivre tout le long de la route... C'est dans cet état que j'arrivai à Rome il y a huit jours, et c'est ainsi que je fis mon entrée dans l'ancienne capitale du monde...

ALBERT.

Sans ressource, sans ami...

RODOLPHE.

Il faut cependant que j'en aie d'inconnus, car dès le lendemain de mon arrivée je me promenais sur les bords du Tibre, lorsque du fond d'une voiture élégante qui passait près de moi j'entends partir un cri de surprise, je m'élance, mais on avait baissé les stores, et la voiture avait disparu, je continuai ma promenade, et en rentrant dans la misérable auberge qui me servait de réduit, je trouve un inconnu qui dépose devant moi un sac d'argent, en me disant : voici pour vous, trois mille ducats... De quelle part ? Je ne puis vous le dire, et moi je ne puis accepter...

ALBERT.

Et vous n'avez pas le moindre soupçon ?

RODOLPHE.

J'ai bien en France... un oncle grand seigneur, à qui j'ai écrit aussitôt ma sortie de prison, en le priant de m'envoyer des fonds à Rome ou à Milan, mais je doute qu'il ait reçu ma lettre....

ALBERT.

D'ailleurs, un oncle n'y met pas de mystère...

Digitized by Google

il paye, c'est de droit ; (*déclamant*) un oncle est un caissier donné par la nature.

RODOLPHE.

Oh ! ce n'est rien encore... ce matin, une soubrette, enveloppée d'une mante, m'apporte pour ce soir une invitation à un bal masqué.

ALBERT.

Et irez-vous?

RODOLPHE.

Je le voulais d'abord par curiosité... mais d'après divers renseignemens que j'ai recueillis, je dois pour ma sûreté personnelle quitter Rome au plus vite.

ALBERT.

Vous avez raison, un Français qui y serait reconnu courrait les plus grands dangers... il faut partir.

RODOLPHE.

Pour cela je compte sur vous. Car dans ce moment, comment traverser l'Italie entière sans un sauf-conduit ?

ALBERT.

C'est juste, vous seriez arrêté avant deux lieues; je vais vous conduire chez le gouverneur de Rome, le baron de Walhen, le commandant autrichien, et quoi qu'il soit sévère en diable.... nous le lui demanderons.

RODOLPHE.

Y pensez-vous ? réclamer un sauf-conduit, moi, un Français, prisonnier de guerre depuis trois ans, et qui viens de m'échapper de la citadelle de Naples !

Digitized by Google

ALBERT.

C'est vrai... il faudrait pour bien faire que notre rigide commandant signât un laissez-passer en blanc et sans savoir pour qui il est destiné.

RODOLPHE.

Quand vous obtiendrez cela du baron de Walhen...

ALBERT.

Attendez, je sais quelqu'un qui aura ce crédit.

RODOLPHE.

Et qui donc?

ALBERT.

Fiorella. Ses attraits ont triomphé du gouverneur lui-même et de la gravité allemande ; la Germanie s'est laissée subjuguer, et apprenez que si elle le voulait bien, elle n'aurait qu'un mot à dire.

RODOLPHE.

Je ne doute point du crédit de Fiorella. Mais comment reconnaître un pareil service?

ALBERT.

En venant ce soir la remercier.

RODOLPHE.

Y pensez-vous?...

ALBERT.

Je comprends..... c'est votre costume qui vous arrête, j'ai ici mes gens, ma voiture... Holà quelqu'un!... On va vous reconduire à Rome, à mon mon hôtel... Vous choisirez ce qui pourra vous convenir... Point de refus... Autrefois il vous en souvient... j'acceptai de vous, et sans façon. Dans une heure vous serez de retour, je vous présente à Fiorella et vous serez bien accueilli... car si je

Digitized by Google

n'obtiens rien de son amour, je peux du moins attendre tout de son amitié...

RODOLPHE.

Vous le voulez... Je cède, et je m'abandonne à vos soins. (*Il sort avec le domestique.*)

SCÈNE VII.

ALBERT, *seul.*

Allons, je suis content de moi, et cela s'annonce bien : un bal, une fête, le bonheur de voir Fiorella, et de plus, le plaisir d'obliger un ami. Voilà une bonne journée, mais on vient, c'est notre Armide... Elle me semble aujourd'hui plus séduisante que jamais!... C'est fini, pas un ce soir n'en échappera!

SCÈNE VIII.

ALBERT, FIORELLA, *en robe de bal.*

FIORELLA, *parlant à un domestique en livrée.*

Eh ! non vraiment, qu'il ne s'en avise pas ! que ferais-je de lui ?...

ALBERT.

A qui en avez-vous donc ?

FIORELLA.

C'est le baron de Walhen... dont la campagne est voisine de la mienne, et qui me fait demander la permission d'assister à notre soirée...

ALBERT.

Vous la lui accordez ?

FIORELLA.

Non, sans doute ; si j'avais voulu qu'il vînt, je l'aurais invité.

ALBERT.

Y pensez-vous ? le gouverneur militaire...

Digitized by Google

FIORELLA.

Cela peut être fort utile ailleurs que dans un bal, c'est un homme d'une amabilité tranquille, qui dans son genre a de la grace, de la légèreté.... pour un Allemand, mais pas assez pour un danseur...

ALBERT.

Oui, mais je vous en prie... faites-lui politesse.. car j'ai grand besoin de lui....

FIORELLA.

C'est différent... Que ne parliez-vous?... Je l'inviterai... S'il faut même je le trouverai aimable... Que voulez-vous de plus?...

ALBERT.

Que vous vous mettiez ici à cette table... et que vous lui demandiez un sauf-conduit en blanc.....

FIORELLA, *écrivant.*

Pour vous? Est-ce que vous nous quittez?...

ALBERT.

Non, ce n'est pas pour moi...

FIORELLA.

Et s'il demande quelle est la personne?

ALBERT.

Comme je ne veux pas qu'il la connaisse... vous chercherez quelque bonne raison....

FIORELLA.

C'est bien... je lui dirai que je le veux!

ALBERT.

A merveille, il n'y a rien à répondre...

FIORELLA, *elle sonne.*

J'y joins une invitation de bal (*à un domestique*

Digitized by Google

qui entre.) Faites porter cela au baron, et réponse sur-le-champ. (*se levant.*) Mais moi, du moins puis-je connaître la personne que j'oblige?

ALBERT.

C'est un ami intime que je vous demanderai la permission de vous présenter, car il doit ce soir venir vous remercier...

FIORELLA.

A la bonne heure... Mais avant qu'on ne vienne, Albert, j'ai à vous parler d'un objet plus important pour vous...

ALBERT.

Il s'agit donc de vous, et de mon amour?..

FIORELLA.

Non... mais d'une personne qui m'accuse, et dont sans le savoir je causais le malheur... Enfin de Célina.

ALBERT.

Grand Dieu!...

FIORELLA.

Celle qui vous était destinée... Pour vous détacher de moi, pour vous ramener à elle, savez-vous à qui elle s'adresse, à qui elle a recours?...

ALBERT.

A qui donc?

FIORELLA.

A moi, Monsieur, à moi-même... Elle a daigné m'écrire, et je me montrerai digne de sa confiance... en plaidant sa cause...

DUO.

Céline est d'illustre origine.

ALBERT.

L'amour consulte-t-il le rang?

Digitized by Google

FIORELLA.

On vante sa grace divine.

ALBERT.

Moi, je l'oublie en vous voyant !

FIORELLA.

Elle a sur moi, pourtant, un avantage extrême
Qui devrait doubler ses appas.

ALBERT.

Quel est-il ?

FIORELLA.

C'est qu'elle vous aime !..

ALBERT.

Eh bien ?

FIORELLA.

Et moi, je ne vous aime pas.

ALBERT.

Cruelle ! cruelle !
Je ne peux vous fléchir ;
L'amour le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.

FIORELLA.

Oui, je suis cruelle,
Et tel est mon plaisir ;
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.

ALBERT.

Jamais votre cœur inflexible
D'aimer n'a connu le malheur !

FIORELLA.

Qui vous l'a dit ?

ALBERT.

Quoi ! vous seriez sensible ?

FIORELLA.

Vous dois-je compte de mon cœur ?

ALBERT.

Si vous partagiez ma tendresse,
Si vous daigniez sourire à mes projets.
Qu'avec ivresse à vos pieds je mettrais

Digitized by Google

Mon rang, mes honneurs, ma richesse!

FIORELLA.

Non... les trésors ont pour moi peu d'attraits;
Et tous les miens, je vous les donnerais,
Si... si je vous aimais.

ALBERT.

Cruelle! cruelle!
Rien ne peut vous fléchir!
L'amour le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.

FIORELLA.

Oui, je suis cruelle,
Et tel est mon plaisir;
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.

FIORELLA.

Mais Zerbine revient... modérez ce transport.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ZERBINE.

ZERBINE, *tenant à la main une lettre et un papier plié.*

Le baron de Walhen, en esclave fidèle,
S'estime trop heureux de vous prouver son zèle.

FIORELLA.

C'est bien! ce respect me plaît fort!
(*A Albert, lui donnant le paquet.*)
Tenez, lisez,

ALBERT, *lisant.*

« Beauté séduisante et cruelle...»

FIORELLA.

Vous l'entendez, c'est le même refrain.
Voyons pourtant jusqu'à la fin.

ALBERT, *continuant à lire.*

« Beauté séduisante et cruelle,
» Qui des plus tendres feux avez su m'embraser,
» Je n'ai, vous le savez, rien à vous refuser;
» Sur ce point seulement prenez-moi pour modèle. »

FIORELLA.

C'est très bien! c'est charmant!
Rien ne manque à ma gloire!

Digitized by Google

Je rends tendre et galant
Un baron allemand !
(à Albert lui montrant le papier.)
Ainsi, j'aime à le croire,
Votre ami sera content.

ALBERT.

Mais, moi...

FIORELLA.

Pour vous, silence !
Voici la fête qui commence.

ALBERT. FIORELLA, *riant.* ZERBINE. *Ensemble.*

Cruelle ! cruelle !
Rien ne peut vous fléchir !
L'amant le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.

Cruelle ! cruelle !
Oui, tel est mon plaisir :
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.

Être belle et cruelle,
C'est vraiment un plaisir ;
L'amour le plus fidèle
Ne saurait l'attendrir.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, TOUTES LES PERSONNES INVITÉES POUR LE BAL.

CHOEUR.

Des plaisirs la troupe légère
Nous appelle dans ce séjour :
Nous accourons sous la bannière
De la folie et de l'amour.

ALBERT.

Pour animer leur danse et leurs concerts,
De notre heureux pays dites-nous quelques airs.

FIORELLA.

Zerbine, allons, ma compagne fidèle,
Des chansons du pays... des airs napolitains.

Digitized by Google

ALBERT.

Cette barcarole nouvelle,
Nous en redirons les refrains.

(*Tout le monde s'est assis en cercle.*)

FIORELLA, *en s'adressant à Albert, chante et Zerbine l'accompagne sur la mandoline.*

BARCAROLE.

Premier couplet.

Pauvre Napolitain,
La mer est belle :
Cherche au pays lointain
Meilleur destin.

ZERBINE.

Au bord américain
L'or étincelle,
Et promet au marin
Riche butin.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle.
Partons soudain.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie.
Pour un climat nouveau ?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau !

Deuxième couplet.

FIORELLA.

Le Vésuve en son sein
Souvent recèle,
Même en un jour serein,
Trépas certain.

ZERBINE.

Si ton regard malin
Lorgne une belle,
Crains le fer inhumain
D'un spadassin

Digitized by Google

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle.
Partons soudain.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

Troisième couplet.

FIORELLA.

Intrépide marin,
Beauté nouvelle
Va t'offrir en chemin
Attrait divin!

ZERBINE.

Vers ce pays charmant
Qui te rappelle,
Tu reviendras gaîment,
Riche et content.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle,
Partons gaîment.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

TOUS.

Brava! brava!
Signora.

FIORELLA.

Maintenant du bal
Nous pouvons donner le signal.

(Les portes du fond se sont ouvertes, des lustres sont descendus du plafond; les contredanses se forment, tout présente l'image d'un bal

Digitized by Google

animé. Fiorella parcourt les différens quadrilles et parle à tout le monde ; pendant ce temps et toujours sur le même air de danse entre Rodolphe richement habillé ; Albert, l'aperçoit, va à lui et l'amène sur le devant du théâtre.)

ALBERT, *à Rodolphe à demi-voix.*

Ah ! te voilà ; tu te fais bien attendre !
Arrive-donc, tu vas être enchanté :
(en confidence.)
C'est obtenu !...

RODOLPHE.

Que viens-tu de m'apprendre ?
Je n'y puis croire en vérité!

ALBERT.

Moi, du succès je n'ai jamais douté !
Les destins sont toujours propices,
Lorsque l'on a pour protectrices
Et les graces et la beauté.

RODOLPHE.

Ah ! de cette femme charmante
Mon cœur se souviendra toujours.

ALBERT.

Viens alors que je te présente
A la reine des amours !
(*Apercevant Fiorella qui quitte le fond et qui s'avance vers eux.*)
C'est elle ! comme elle est belle !
(*S'adressant à Fiorella, et se mettant devant Rodolphe.*)
A vos genoux, Madame, en chevalier fidèle,
Je vous amène ici votre heureux protégé !

FIORELLA.

Heureux... ah ! je le suis de l'avoir obligé !
(*Passant près de Rodolphe et lui remettant un papier.*)
Oui, Monsieur, retournez aux rives de la France.

Digitized by Google

RODOLPHE.

Ah ! Madame, comment, dans ma reconnaissance...
(*Levant les yeux et la regardant.*
O ciel ! il se pourrait ?

FIORELLA.

Dieu! qu'est-ce que je voi ?

RODOLPHE, *à part.*

C'est Camille ! c'est elle !

FIORELLA, *cachant sa tête dans ses mains.*

A ses yeux cachez-moi !

ENSEMBLE.

ALBERT *à Rodolphe.*

O surprise ! ô mystère !
Qu'as-tu donc ? réponds-moi.
D'où provient ta colère ?
montrant Fiorella.
Et d'où vient son effroi ?

RODOLPHE.

O surprise ! ô mystère!
Je ne puis, je le voi,
Réprimer la colère
Qui s'empare de moi.

FIORELLA.

O surprise ! ô mystère
Qui me glace d'effroi !
O Dieu tutélaire !
Prenez pitié de moi.

ZERBINE ET LE CHOEUR.

O surprise ! ô mystère !
Qui cause un tel émoi ?
(*montrant Rodolphe.*)
D'où vient donc sa colère ?
(*montrant Fiorella.*)
Et d'où vient son effroi ?

ZERBINE, *à Fiorella.*

Qu'avez-vous ? je vous vois interdite... éperdue...

FIORELLA.

Mon châtiment n'est que trop mérité !
Sa voix m'accable et son aspect me tue !

RODOLPHE, *regardant autour de lui.*

O comble d'indignité !
Ce luxe... cet éclat... cet or qui l'environne...
Sortons, car, je le sens, la raison m'abandonne.

Digitized by Google

Mais avant de fuir pour jamais,

(*Voulant donner le sauf-conduit à Fiorella; qui refuse de le prendre.*)

Qu'elle reprenne ses bienfaits !

ALBERT.

Rodolphe, y penses-tu ! quelle est donc ta folie ?

RODOLPHE, *déchirant le papier.*

Plutôt mourir que lui devoir la vie !

ENSEMBLE.

ALBERT.

O surprise ! ô mystère!
Qu'as-tu donc ? réponds-moi.
D'où vient donc ta colère ?
Et d'où vient son effroi !

RODOLPHE!

O surprise ! ô mystère!
Je ne puis je le voi,
Réprimer la colère
Qui s'empare de moi!

FIORELLA.

O surprise ! ô mystère.
Qui me glace d'effroi !
(*à Zerbine.*)
Éloignons-nous, ma chère,
A ses yeux cache-moi !

ZERBINE ET LE CHOEUR.

O surprise! ô mystère!
Qui cause cet émoi ?
D'où vient donc sa colère?
Et d'où vient son effroi?

[Le bal est interrompu. -- Zerbine entraîne Fiorella. -- Albert s'attache à Rodolphe et ne le quitte pas. -- Tout le monde sort en désordre. — La toile tombe.]

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre de l'hospice de San-Lorenzo; à gauche une large cheminée, à droite une table, au fond une porte. Au lever du rideau plusieurs pèlerins sont près de la cheminée, d'autres, rangés autour de la table, boivent ou se reposent; d'autres sont debout.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, PLUSIEURS PÈLERINS.

CHOEURS DE PÈLERINS.

Dans cet asile solitaire

Digitized by Google

Nous trouvons un toit protecteur !
Bénissons la main tutélaire
Qui prend soin du voyageur.

RONDE.

PIÉTRO.

Après la richesse,
Joyeux pèlerin,
Moi, je cours sans cesse,
Et je cours en vain.
Quoique la coquette
M'échappe souvent,
Gaîment je répète
En la poursuivant :
Espérance,
Confiance,
C'est le refrain.
Du pèlerin.

Deuxième couplet.

En route on s'ennuie,
Il faut être deux !
Que fille jolie
Paraisse à mes yeux ;
Quoique l'mariage
Ait maint accident,
J'tente le voyage,
En disant gaîment :
Espérance, etc.

Troisième couplet.

Je crois que ma belle,
M'aimant constamment,
Me sera fidèle ;
Et, chemin faisant,
Si de bons apôtres
En sont amoureux,
J'dirai comm'tant d'autres,
En fermant les yeux ;
Espérance, etc.

Digitized by Google

CHOEUR.

Mais du silence! attention!
Car c'est monsieur le majordonne!
Celui qui de cette maison
Est le concierge et l'économe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ARPAYA, *tenant une lampe à la main.*

(*Le théâtre qui jusque-là a été dans l'obscurité s'éclaire en ce moment.*

ARPAYA.

Messieurs, Messieurs, dix heures ont sonné;
Suivant la règle et l'ordonnance,
Il est temps que chacun se retire en silence
Dans le réduit qui lui fut assigné.

CHOEUR.

Partons, partons en silence...

ARPAYA.

Allez et bénissez toujours comme aujourd'hui,
San-Lorenzo, puis moi, qui vous logeons ici.

CHOEUR.

Dans cet asile solitaire, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

PIÉTRO, ARPAYA.

Et moi, seigneur Arpaya, où comptez-vous me loger?... car je viens d'arriver.

ARPAYA.

Ah! ah! n'est-ce pas toi qui tout à l'heure t'es avisé de sonner par une pluie battante?

PIÉTRO.

Où est le mal?

Digitized by Google

ARPAYA.

Le mal est que j'ai été obligé d'aller t'ouvrir et de traverser une cour immense par un temps affreux.... Tu ne pouvais peut-être pas attendre, pour sonner, que l'orage fût apaisé?

PIÉTRO.

C'est çà, gagner une fluxion de poitrine pour le bon plaisir de monsieur.... L'hospice est fondé pour recevoir, héberger et coucher chaque nuit des pèlerins... Je suis pèlerin... Je suis en règle... Vous, votre devoir est de m'accueillir quelque temps qu'il fasse.... et de me faire bonne mine. Or, dans ce moment, vous êtes en contravention.. et je me plaindrai au supérieur!...

ARPAYA.

Par exemple, voilà un gaillard bien hardi..... (*le regardant.*) Eh! mais, si je ne me trompe, tu es déjà venu loger ici hier au soir... Tu es donc toujours sur la route de Rome?

PIÉTRO.

Puisque je suis un pèlerin... Si tout le monde restait chez soi vous n'auriez pas de pèlerins.....

ARPAYA, *entre ses dents.*

Ce ne serait pas un mal... Des fainéans, des vagabonds... Enfin, voici une chambre vacante; restes-y, et grand bien te fasse...

PIÉTRO.

Non... elle ne me convient pas.

ARPAYA.

Comment, elle ne te convient pas?

PIÉTRO.

Je prèfère celle où j'étais hier... et qui est occupée par un pauvre diable Gennaio qui, si j'ai

Digitized by Google

bonne mémoire, doit être une ancienne connaissance à vous !

ARPAYA.

Une connaissance... C'est-à-dire, quand j'étais intendant du duc de Farnèse... Du temps de mes erreurs, ce Gennaio venait souvent dans la maison... et Dieu sait ce que lui et Monsieur le duc ont souvent manigancé ensemble... car, moi, je n'y étais pour rien.

PIETRO.

Que pour l'exécution.

ARPAYA.

J'obéissais à mon maître par devoir et pour mes appointemens... Mais je le blâmais intérieurement pour ma conscience...

PIETRO.

Il ne fallait donc pas rester à son service.

ARPAYA.

Il en aurait pris un autre... Autant valait que ce fût quelqu'un qui eût de la moralité; d'ailleurs qu'est-ce que tu viens me parler du passé?... Le ciel m'a fait la grace d'oublier tout cela... et je n'y pense plus... Va retrouver Gennaio... et dépêche-toi, car aussi bien il paraît qu'il ne passera pas la nuit...

PIETRO.

Vous croyez?

ARPAYA.

C'est l'infirmier qui me l'a dit... moi je n'ai pas été le voir, çà me fait mal !...

PIETRO.

Vous êtes si charitable !.... Adieu, seigneur

Digitized by Google

Arpaya; et nous aurons peut-être quelques comptes à regler ensemble...

SCÈNE IV.

ARPAYA, *seul.*

Qu'est-ce qu'il a donc... avec son air en-dessous; certainement je suis charitable... Je suis payé pour cela... J'espère bien par exemple qu'il ne viendra plus personne... car au lieu de s'apaiser, l'orage redouble, et j'ai chez moi, dans ma chambre..... auprès de mon feu... un bon souper qui m'attend, des ravioles et un macaroni au parmesan; che gusto!....

Premier couplet.

J'entends et la grêle et la pluie
Qui viennent battre mes vitraux,
Et l'orage, dans sa furie,
Au loin dévaste les hameaux.
Mais sous ce toit qui me protége,
J'ai bon lit et repas choisi;
Qu'ailleurs il pleuve ou bien qu'il neige;
Moi, je suis à l'abri:
Que le ciel soit béni;

Deuxième couplet.

Moi, je ne suis pas égoïste,
Et quand les gens sont en danger,
Très volontiers je les assiste,
S'il ne faut pas me déranger.
Mais hélas! lorsque l'éclair brille,
Lorsque la foudre a retenti,
Je dis, près d'un feu qui pétille,
On est si bien ici!
Que le ciel soit béni!

(*A la fin du couplet on entend sonner une cloche.*)

Là! si ce n'est pas comme un fait exprès... un pèlerin qui arrive... Dieu! qu'il en coûte pour

Digitized by Google

être charitable ; voyons cependant s'il est encore dans le délai fixé ; hélas oui... il n'est pas minuit, sans cela je jure par San Lorenzo hospitalier, qu'il serait resté à la porte, (*regardant par la fenêtre.*) Quel bonheur ! Géronimo, mon filleul, a été ouvrir, il m'a sauvé là un rhume dont je lui tiendrai compte ; mais que vois-je ? deux voyageurs..... trop heureux encore qu'ils se soient entendus pour arriver ensemble...

SCÈNE V.

ARPAYA, ALBERT, RODOLPHE, *vêtu très simplement, une guitare derrière le dos et enveloppé dans un manteau.*

ALBERT, *secouant son manteau.*

N'est-ce pas vous qui êtes le majordome ?...

ARPAYA.

Oui, Monsieur... à qui ai-je l'honneur de parler ?...

ALBERT.

Il me semble que vous n'avez pas besoin de savoir qui nous sommes pour nous donner l'hospitalité... en tout cas je suis le comte Albert de Sorrente !...

ARPAYA.

Quoi ! Monsieur le comte... nous ferait l'honneur... combien je suis flatté de l'occasion...

ALBERT.

Il n'y a pas de quoi ; car il fait un temps affreux, et nous sommes trempés.... tenez, faites sécher nos manteaux ; vous avez encore des chambres vacantes ?

ARPAYA.

Il n'en reste plus que deux... Celle où nous sommes, et une autre un peu plus élégante...

Digitized by Google

RODOLPHE.

Celle-ci me suffit...

ARPAYA, *à part, regardant son costume.*

Je m'en doute bien, et je vais faire préparer l'autre pour Monsieur le comte. Je tâcherai, Messieurs, que vous soyez seuls chez vous, s'il est possible.

RODOLPHE.

C'est bien...

ARPAYA.

Je dis, s'il est possible... car si d'ici à minuit il survenait encore quelques voyageurs... comme il y en a déjà deux dans toutes les chambres, il faudrait bien..... parce que mon devoir, et la consigne...

ALBERT.

C'est trop juste...

ARPAYA.

Mais çà n'est pas probable... car onze heures et demie viennent de sonner; en tout cas... on sait les égards, et les procédés qu'on doit à Monsieur le comte de Sorrente, et l'on agirait en conséquence; je vais préparer la chambre de Monsieur le comte... et je reviens. (*Il sort en emportant le manteau d'Albert et celui de Rodolphe.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, RODOLPHE.

ALBERT.

Vous voyez, mon cher Rodolphe, que votre voyage commence mal, et un ancien Romain aurait trouvé cela de mauvais augure... mais vous... rien n'a pu vous arrêter...

Digitized by Google

RODOLPHE.

Il me tardait de m'éloigner !..

ALBERT.

Puisque vous étiez retourné à Rome, à mon hôtel, il fallait au moins y passer la nuit, et attendre jusqu'à demain !..

RODOLPHE.

Attendre... pas une minute...

ALBERT.

Aussi quand j'ai appris que vous étiez parti, je suis monté à cheval pour courir après vous... et ma foi, vous alliez bon train, car je ne vous ai rejoint qu'à quelque distance de l'hospice, où ce n'est pas sans peine que je vous ai forcé à demander un asile... Voyons, Rodolphe, expliquons-nous un peu... car, en honneur, je ne puis rien comprendre à votre conduite...

RODOLPHE.

Albert... je n'oublierai jamais ce que je dois à votre amitié... mais ne parlons plus de ce qui vient de se passer.

ALBERT.

N'en plus parler !... cela me serait impossible... demandez-moi toute autre chose, car vous me connaissez mal... ce n'est point par amitié que j'ai suivi vos traces... apprenez que.. j'étais curieux.. de savoir... c'est-à-dire curieux... au fait, entre amis... il n'est pas besoin de se gêner, et autant appeler les choses par leur nom... eh bien ! oui... je suis jaloux...

RODOLPHE.

De moi ?..

ALBERT, *avec fureur.*

De vous, de tout le monde... et si je n'ava

Digitized by Google

écouté que mon premier mouvement (*se reprenant.*) Mais je suis un insensé... un extravagant.. Après tout, de quoi s'agit-il ? d'une maîtresse, et je voulais seulement... vous demander quelles relations existaient entre vous et Fiorella... que vous disiez n'avoir jamais vue... et d'où provenait cette reconnaissance pathétique... car vous étiez tous deux admirables... et vous m'amusiez beaucoup !...

RODOLPHE.

Non... je ne le peuse pas... et maintenant encore...

ALBERT.

C'est vrai... c'est plus fort que moi... je suis au supplice...

RODOLPHE.

Eh bien! rassurez-vous... car si je suis parti ainsi, c'est pour l'éviter... c'est pour la fuir à jamais. Sachez donc, que cette Fiorella, est cette jeune Napolitaine, dont ce matin encore je vous parlais avec tant d'amour!...

ALBERT.

Il se pourrait !... c'est Camille?

RODOLPHE.

Ce n'est plus Camille... c'est la maîtresse du duc de Farnèse. Ce mot seul doit vous suffire, et vous apprendre que je la déteste maintenant autant que je l'aimais ; et vous-même, Albert, si vous réfléchissiez à votre folle passion...

ALBERT.

Vous avez raison... je pense comme vous... c'est indigne... mais c'est égal... je l'aime toujours, et pour mon repos, pour mon bonheur, je vous de-

Digitized by Google

mande une seule grace, que je croirai trop peu payer au prix de mon sang... Donnez-moi votre parole... que... jamais vous ne l'épouserez...

RODOLPHE, *avec indignation.*

Albert, y pensez-vous?... une pareille supposition...

ALBERT.

M'est peut-être permise à moi qui l'aime... car après votre départ, si vous aviez vu cette beauté naguere si fière, si orgueilleuse, pâle... dans les larmes, près d'expirer de douleur... tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'elle a renvoyé tout le monde, s'est renfermée dans son appartement, et j'ignore quel dessein elle médite; mais elle vous aime encore, et c'est pour cela que j'ai besoin d'apprendre que vous la fuyez pour jamais.

RODOLPHE.

N'est-ce que cela?... je le jure, et si je manque à mon serment, si jamais je la revois, je vous permets, Albert, de me plonger votre poignard dans le cœur.

ALBERT.

Voilà qui est parler, et maintenant je suis tranquille, mais vous ne continuerez pas ainsi votre voyage... et de moi, du moins, vous pouvez accepter...

RODOLPHE.

Ni de vous ni de personne... Après ce qui m'est arrivé, on pourrait supposer encore... que c'est d'une autre main que de la vôtre que me vient un pareil service, je ne veux rien devoir qu'à moi-même, je suis venu de Naples à Rome à pied, avec cette guitare... grace à elle, je retournerai dans mon pays...

Digitized by Google

ALBERT.

Y pensez-vous?...

RODOLPHE.

C'est ma seule ressource... mais je peux du moins l'employer sans rougir...'et si elle me manque... si je dois succomber en route... je dirai comme nous disons nous autres Français... adieu tout, hors l'honneur.

ALBERT.

Et moi je ne souffrirai pas...

RODOLPHE.

Silence, car on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARPAYA, *rapportant les manteaux*.

ARPAYA.

La chambre de Monsieur le comte est prête.....

ALBERT.

C'est bien, je vous suis...

ARPAYA.

Si ces Messieurs veulent à souper, je les prierai de le dire... car ici on ne doit que le logement...

RODOLPHE.

Je n'ai besoin de rien; d'ailleurs, s'il le faut, j'appellerai.

ARPAYA.

Il ne serait plus temps, car la règle de l'hospice veut qu'à minuit précis tous les voyageurs soient renfermés dans leur chambre, jusqu'au point du jour...

ALBERT.

Et pourquoi?

Digitized by Google

ARPAYA.

La sûreté de la maison l'exige ; on n'a pas toujours aussi bonne compagnie qu'aujourd'hui, et l'on reçoit souvent, sans le savoir, des bandits de la Romagne, lazzaroni, etc.

RODOLPHE.

Cela suffit, je ne veux rien, enfermez-moi dès à présent si vous voulez...

ARPAYA.

Non, Monsieur, à minuit seulement, c'est la règle... et la règle avant tout.

RODOLPHE, *à Albert.*

Adieu, à demain !

ALBERT.

Au point du jour je viendrai vous réveiller...
(*Arpaya prend la lampe qui est sur la table, la donne à Albert en le reconduisant jusqu'à la porte. Le théâtre se trouve de nouveau dans l'obscurité.*)

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, ARPAYA.

RODOLPHE.

Oui, quand un rival m'offrait une main secourable j'ai dû le repousser.—Je l'ai dû pour moi-même... (*montrant sa guitare qui est sur la table.*) Et maintenant voilà mon seul espoir... ma seule ressource.

ARPAYA, *qui reconduit Albert jusqu'à la porte, revient, regarde autour de lui et dit :*

Maintenant que tout est dans l'ordre, je puis, je crois, retourner chez moi et aller retrouver mon souper qui m'attend. (*on sonne.*) Allons, encore du monde qui vient m'interrompre... Il n'y

Digitized by Google

a pas moyen de vivre comme cela!... Il semble qu'aujourd'hui ils se soient donné le mot... (*allant près de la porte qui est restée ouverte.*) Par ici... par ici... Géronimo, fais monter par ici...

RODOLPHE, *qui jusque-là est resté assis et plongé dans ses réflexions.*

Qu'est-ce donc?

ARPAYA.

Encore un voyageur à qui je suis obligé de donner la moitié de cette chambre!..

RODOLPHE.

Tant-pis, j'aimais à être seul...

ARPAYA.

Je le crois... mais vous sentez bien que je vous dois la préférence, parce que de déranger Monsieur le comte de Sorrente....

RODOLPHE, *se rasseyant.*

Fais comme tu voudras, mais laisse-moi.

ARPAYA.

Entrez, seigneur pèlerin. (*entre un jeune homme habillé en pèlerin.*) C'est décidé, dès demain je prends une mesure dans l'intérêt général, je ferai avancer l'horloge de l'hospice!

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

L'INCONNU, RODOLPHE.

(*L'inconnu s'est approché de la cheminée qui est à droite, tournant le dos à Rodolphe qui est à gauche près de la table.*)

DUO.

RODOLPHE, *assis.*

En vain j'invoque le repos;
Sommeil, viens fermer ma paupière;

Digitized by Google

Puisse ton pouvoir tutélaire
M'apporter l'oubli de mes maux.

FIORELLA, *assise de l'autre côté.*

Plus de bonheur, plus de repos;
Toi, qui fuis mes yeux pleins de larmes,
O doux sommeil, viens par tes charmes
M'apporter l'oubli de mes maux.

RODOLPHE, *écoutant à droite.*

C'est quelque malheureux! Il se plaint, il me semble.

FIORELLA, *écoutant.*

Auprès de moi n'entends-je pas gémir?
(*Se levant.*)
Puisqu'en ces lieux le malheur nous rassemble...

RODOLPHE.

Dieu! quels accens!

FIORELLA.

Puis-je vous secourir?

RODOLPHE, *se levant de son fauteuil.*

Plus de doute! ô surprise extrême!

FIORELLA.

C'est lui! de terreur je frémis.

RODOLPHE, *prenant son manteau pour partir.*

Oui, c'est elle! c'est elle-même!

FIORELLA.

O Dieu vengeur! tu me poursuis!
(*Allant à Rodolphe.*)
Par pitié, je vous en conjure...

RODOLPHE.

Point de pitié pour la parjure!

FIORELLA.

Écoutez-moi.

RODOLPHE.

Non; plutôt le trépas.

Digitized by Google

FIORELLA.

Où fuyez-vous?

RODOLPHE.

Partout où vous ne serez pas.

(*Il s'approche de la porte.*)

Fuyons... fuyons ces lieux...

(*En ce moment on entend sonner minuit et l'on ferme en dehors la porte aux verroux.*)

Grands Dieux!

ENSEMBLE.

FIORELLA.

O contre-temps funeste!
Rien ne peut le fléchir;
C'est lui qui me détesté
Et qui voulait me fuir.

RODOLPHE.

O contre-temps funeste
Hélas! que devenir?
Il faut qu'ici je reste:
Je ne peux plus la fuir.

FIORELLA.

Daignez croire, Monsieur, du moins je vous l'atteste,
Qu'en ces lieux le hasard a seul conduit mes pas.

RODOLPHE.

Il suffit, je vous crois, oui je n'en doute pas;
Mais puisqu'il faut ici que, malgré moi je reste,
[*Montrant la gauche.*] [*Lui montrant la droite*]
Ce côté m'appartient... vous, demeurez là-bas.

FIORELLA.

J'obéis... loin de vous, Monsieur, je me retire...
Mais, du moins, je voudrais vous dire...

RODOLPHE, *avec plus de douceur.*

Non, je ne puis, non, ne me parlez pas!

FIORELLA, *se retirant à droite.*

Taisons-nous... obéissons, hélas!

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Oui, craignons de l'entendre.
Et sachons nous défendre;
Car, malgré ma fureur,

FIORELLA.

Il ne veut plus m'entendre.
Rien ne peut me défendre,
Et j'ai perdu son cœur.

Digitized by Google

Cette voix que j'adore
Pourrait trouver encore
Le secret de mon cœur.

Daigne, ô Dieu que j'implore!
De celui que j'adore
Adoucir la rigueur....

FIORELLA, *se laissant tomber sur son fauteuil près de la cheminée.*

Hélas!

RODOLPHE.

Vous souffrez... Qu'avez-vous?

FIORELLA.

Rien... j'ai froid.

RODOLPHE.

Grand Dieu!... (*allant à elle.*) En effet, ce manteau traversé par l'orage... (*il l'aide à se débarrasser de son manteau de pèlerin, et Fiorella paraît en robe blanche.*) Ses doigts sont glacés.... (*il lui prend la main pour la réchauffer dans les siennes et la quitte vivement et avec crainte.*) Si du moins je pouvais ranimer ce feu près de s'éteindre...

(*Il va près de la cheminée, attiser le feu duquel s'élève une flamme légère. Depuis ce moment on commence peu à peu à éclairer le théâtre.*)

FIORELLA, *qui s'est mise à genoux près de la cheminée pour se réchauffer.*

Quoi! Monsieur, vous daignez avoir pitié de moi!...

RODOLPHE, *lui offrant son manteau en détournant la tête.*

Tenez... prenez encore ce manteau.

FIORELLA.

Je vous remercie... Ce feu, quelque faible qu'il soit a ranimé mes forces. Seule, à pied... une si longue route... j'ai cru que j'en mourrais...

Digitized by Google

RODOLPHE.

Je le crois ; vous surtout qui n'avez pas l'habitude de souffrir...

FIORELLA.

Rassurez-vous...d'aujourd'hui je commence.

RODOLPHE.

Pourquoi, je vous le demande, partir ainsi la nuit, et par un temps pareil ?

FIORELLA.

Je vous le dirai, Monsieur, si vous le voulez.

RODOLPHE.

Oui, sans doute... parlez.

FIORELLA.

Mais, pour vous expliquer les motifs qui m'ont déterminée à prendre ce parti, il faudrait commencer mon récit de plus loin... Ce serait presque chercher à me justifier à vos yeux.... et vous ne voulez point que je me justifie.

RODOLPHE.

Moi ?

FIORELLA.

Oui, puisque vous refusez de m'entendre.

RODOLPHE.

Je le devrais peut-être... mais vous le voyez, je vous écoute...

FIORELLA.

Il y a bien long-temps, vous m'aimiez alors et j'étais digne de vous ! lorsque j'appris le combat fatal où vous aviez succombé... je fus bien malheureuse... moins qu'aujourd'hui cependant... car j'avais perdu l'objet de mon amour, mais je n'avais point perdu son estime... Plusieurs mois s'écoulè-

Digitized by Google

rent dans les larmes, dans le chagrin, dans la misère... La guerre nous avait tout enlevé... Je voyais mon père expirant de vieillesse et de besoin, lorsqu'un grand seigneur qui voyageait alors... le duc de Farnèse... (*voyant un geste que fait Rodolphe.*) Que ce nom n'excite point votre colère...

RODOLPHE.

Lui!... cet indigne ravisseur?

FIORELLA.

Monsieur, vous m'aviez promis de m'entendre!..

RODOLPHE.

Eh bien! continuez...

FIORELLA.

Voyant que ses offres étaient repoussées.. que son nom, ses trésors étaient inutiles, il m'offrit de m'épouser...

RODOLPHE.

O ciel!

FIORELLA.

Pouvais-je ne pas accepter? Non pour lui, non pour moi... mais pour mon père dont je sauvais les jours. Mon cœur était toujours à vous, ma main restait. Je la lui donnai... Oui, je le jure ici, c'est en invoquant le ciel, c'est en présence d'un de ses ministres, que nous fûmes unis... Et lorsqu'après la mort de mon père nous quittâmes l'Italie, lorsque je vins en France, c'était comme duchesse de Farnèse, du moins je le croyais. Les arts, le luxe et l'opulence m'environnaient de leur prestige, un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Jeune, sans expérience, j'étais entraînée.... éblouie.... l'orsqu'un jour celui que je croyais mon

Digitized by Google

époux... m'apprend enfin la vérité.... C'était un faux mariage, de faux témoins... je n'étais point sa femme... Saisie d'indignation, mon premier mouvement fut de briser ces indignes chaînes, de fuir celui qui m'avait trompée, et de m'éloigner à jamais... Mais où aller ?... J'avais perdu mon père... j'étais inconnue, sans asile, dans un pays étranger. Ah ! si une main protectrice eût soutenu ma faiblesse, si la voix d'un ami eût ranimé mon courage, je pouvais tout alors ; mais sans appui, sans espoir... il fallait seule et à pied traverser la France... l'Italie entière... Je n'avais plus l'habitude du malheur et l'aspect de la misère me glaçait d'effroi... Que vous dirai-je enfin ? Ces plaisirs de l'opulence, ces brillans équipages, ces riches parures auxquelles j'étais accoutumée, tout cela peut-être était devenu nécessaire pour moi... Je restai... j'acceptai ma honte... Voilà mon crime... voilà celui que rien ne peut justifier... le seul qui mérite votre colère !...

RODOLPHE.

Grand Dieu !

FIORELLA.

Je quittai le nom de Camille, c'était celui sous lequel vous m'aviez aimée, et je n'étais plus digne de le porter... Mais hier surtout... l'horreur que vous inspirait ma présence a fait tomber le voile de mes yeux... j'ai regardé autour de moi avec terreur... et j'ai vu qui j'étais. A l'instant mon dessein a été pris. Certaine que demain on s'opposerait à ma fuite, je suis partie cette nuit sans avertir personne, sans prévenir mes gens, j'espérais demain avant le jour arriver à un saint asile où, ignorée du monde, j'aurais désormais caché mon existence à tous les yeux... Mais ma punition

Digitized by Google

n'eût pas été assez grande et le ciel a voulu que je vous rencontrasse pour recevoir de vos mépris... un nouveau châtiment...

RODOLPHE.

Quoi ! vous pouvez penser ?...

FIORELLA.

Maintenant je vous ai tout dit, et ne croyez pas que j'aie l'espérance de vous fléchir. Cet amour que j'ai gardé pour vous, que rien n'a pu détruire, vous ne pouvez plus l'éprouver pour moi... je le sais... et ce n'est point votre tendresse, mais votre pitié que j'implore... Prête à vous quitter pour jamais, je ne vous demande qu'un mot, Rodolphe, dites-moi que vous me pardonnez. Je suis bien coupable sans doute, mais enfin..... je suis femme, je pleure..... et je suis à vos pieds.

RODOLPHE, *la relevant.*

Camille, que faites-vous ?...

FIORELLA.

Camille, avez-vous dit ? Vous n'avez donc point oublié ce nom ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT, *en dehors.*

ALBERT, *frappant à la porte.*

Rodolphe ! allons, que l'on s'éveille,
Voici déjà venir le jour !

FIORELLA.

Quelle voix frappe mon oreille ?

RODOLPHE.

Ah ! grand Dieu ! c'est Albert ! Il est en ce séjour !

(*On tire en dehors les verroux, et Albert entre en scène.*)

Digitized by Google

ALBERT.

Oui, déjà l'aurore vermeille
Dore le sommet de la tour:
Il faut partir, voici le jour.
(*Apercevant Fiorella, qui lui tourne le dos.*)
Mais qu'ai-je vu ? gentille pèlerine...
Pardon! pardon! moi, j'étais moins heureux!
Et voilà pourquoi; j'imagine,
Monsieur n'est pas pressé de sortir de ces lieux.

RODOLPHE.

Le hasard le plus grand est cause...

ALBERT.

Je devine.
Ce sont de ces hasards que l'on arrange exprès;
Mais voyons donc de plus près
Ses attraits.
(*S'avançant et apercevant Fiorella.*)
O ciel!

ALBERT. RODOLPHE. FIORELLA. *Ensemble.*

O trahison! ô perfidie!
Redoutez mes transports jaloux.
L'amitié par vous fut trahie
Je n'écoute qne mon courroux.

Ecoutez-moi, je vous en prie,
Réprimez vos transports jaloux.
Notre amitié n'est point trahie :
Calmez un injuste courroux.

O ciel ! quelle sombre furie
Eclate en ses regards jaloux!
Ecoutez-moi, je vous en prie.
Et modérez votre courroux.

RODOLPHE.

Je n'ai point trompé votre espoir;
Ma promesse me fut sacrée !

ALBERT.

Vous ne deviez plus la revoir,
J'en atteste la foi jurée.

Digitized by Google

Et je vous trouve dans ces lieux
En tête-à-tête... tous les deux.

Ensemble.

ALBERT.
O trahison ! ô perfidie !
Redoutez mes transports jaloux.
L'amitié par vous fut trahie,
Je n'écoute que mon courroux.

RODOLPHE.
Ecoutez-moi, je vous en prie,
Réprimez vos transports jaloux.
Notre amitié n'est point trahie :
Calmez un injuste courroux.

FIORELLA.
O ciel ! quelle sombre furie
Eclate en ses regards jaloux !
Ecoutez-moi, je vous en prie.
Calmez un injuste courroux.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ARPAYA, CHOEUR *de pèlerins.*

CHOEUR.

Mais quel bruit, quel tapage
Retentit dans le voisinage ?

ARPAYA.

Que vois-je une femme en ces lieux !
C'est un scandale
Que rien n'égale !
San Lorenzo, fermez les yeux !

ALBERT, *s'approchant de Rodolphe et à voix basse.*

« Si je pouvais manquer à ma promesse,
» Me disiez-vous, que ta main vengeresse
» Enfonce un poignard dans mon sein. »
Eh bien ! j'ai ce droit sur ta vie :
Je veux punir ta perfidie.
Mais ce sera les armes à la main.
Sortons.

RODOLPHE.

Ah ! c'en est est trop...

ALBERT.

N'hésite plus ; sortons.

Digitized by Google

RODOLPHE.

Je ne sais point souffrir de tels affronts!

FIORELLA.

Que faites-vous?

RODOLPHE, *à Albert.*

Suis-moi; tu l'as voulu; sortons.

ENSEMBLE.

ALBERT.

O trahison! ô perfidie!
Redoutez mes transports jaloux.
L'amitié par lui fut trahie:
Je n'écoute que mon courroux.

RODOLPHE.

Il faut contenter ton envie;
Je crains peu tes transports jaloux!
Oui, songe à défendre ta vie:
Redoute mon juste courroux.

FIORELLA.

O ciel! quelle sombre furie
Eclate en ses regards jaloux!
Hélas! je tremble pour sa vie!
Dieu tout-puissant, protége-nous!

ARPAYA ET LE CHOEUR.

O ciel! quelle sombre furie
Eclate en leurs regards jaloux!
Messieurs, Messieurs, je vous en prie.
San Lorenzo, protége-nous.

(*Albert et Rodolphe sortent ensemble; tout le monde les suit en désordre.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un boudoir de Fiorella.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIETRO, ZERBINE.

PIETRO.

La signora, votre maîtresse est-elle visible?

ZERBINE.

Non, elle est dans son appartement où elle a défendu de laisser entrer personne.

PIETRO.

Elle repose, sans doute?

Digitized by Google

ZERBINE.

Je ne sais, et je n'y puis rien comprendre. Madame est rentrée ce matin, pâle, tremblante, égarée, et ni moi, ni aucun de ses gens ne savions qu'elle était sortie.

PIETRO.

C'est bien cela. . Unejeune et jolie femme vêtue de blanc, que j'ai vu traverser ce matin les corridors de l'hospice de San-Lorenzo, et l'on m'a dit : tenez, la voilà... c'est Fiorella !

ZERBINE.

Que dites-vous ? ma maitresse à San-Lorenzo ? et par quel événement ?

PIETRO.

Cela ne nous regarde pas, je ne me mêle jamais des affaires des autres ; j'ai bien assez des miennes. Je voulais voir la signora pour lui remettre ces papiers qu'hier le duc de Sorrente m'a payés d'avance.

ZERBINE.

Je sais ! ces papiers qui pouvaient nuire à la mémoire du vieux duc. J'en ai déjà parlé hier à ma maitresse qui ne veut pas que votre zèle soit sans récompense, et outre ce que vous avez reçu du seigneur Albert, elle doit ce matin vous donner trois mille ducats.

PIETRO.

Il se pourrait !... C'est bien là ce qu'on m'a dit de la signora : la bonté, la générosité même ! avec de pareils gens, il y a du plaisir à être honnête, car ce qui décourage souvent la vertu, c'est le manque de gratification... c'est ce que me disait encore hier ce pauvre Gennaio, en me donnant

Digitized by Google

une poignée de main, et celle-là ç'a été la dernière !...

ZERBINE.

Il n'est plus !

PIETRO.

Oui, il a fait son temps ; n'en parlons plus, parce que, voyez-vous, ça fait toujours quelque chose de voir un camarade qui part comme ça... Dites-moi à quelle heure je pourrais revenir pour voir la signora, car j'y tiens beaucoup ?...

ZERBINE.

A cause de la gratification !

PIETRO.

Non, et pour un rien j'y renoncerais volontiers.

ZERBINE.

Ce n'est pas possible.

PIETRO.

Je vous ai dit que je voulais me retirer des affaires... et depuis que j'ai vu Gennaio, j'y suis tout-à-fait décidé... franchement le camarade a eu peu d'agrément, et j'ai idée qu'il doit y en avoir davantage à mourir en honnête homme... Si votre maîtresse dont on vante partout la bonté et la générosité, voulait me prendre à son service... moi et mes nouveaux principes... vrai ! elle n'en serait pas fâchée..

ZERBINE.

J'entends, M. Pietro veut devenir mon camarade ?

PIETRO.

Sans doute.

ZERBINE.

Et peut-être me faire la cour ?

Digitized by Google

PIETRO.

Probablement...

RÉCITATIF.

Vous plaire, je l'avoue, est ma seule espérance,

ZERBINE.

N'y pensez plus et pour bonne raison,
Car je vous en préviens d'avance
A mes amans, moi, je dis toujours non !

PIETRO.

Toujours non !...

ZERBINE.

C'est là mon système...

PIETRO.

Et jamais l'amour lui-même.
Ne vous a trouvée en défaut ?

ZERBINE.

Non, je ne connais pas d'autre mot !

DUO.

PIETRO.

Puis-je au moins et par politique,
Croire à votre protection...

ZERBINE.

Non !

PIETRO.

Comment, non ?

ZERBINE.

Non.

PIETRO.

C'est unique !
Près de la signora, du moins
Vous me serez favorable ?
Et je puis compter sur vos soins ?

ZERBINE.

Non !

Digitized by Google

PIETRO.

Comment, non ?

ZERBINE.

Non.

PIETRO.

C'est aimable !
Vous ne voulez donc pas que dans cette maison.
Auprès de vous je reste...

ZERBINE.

Non !

PIETRO.

Comment, non ? non encor !
Vouloir me chasser... c'est trop fort !
Songez donc quel destin pénible...
Il faudra loin de ce séjour
Et loin de vous mourir d'amour...
Allons, allons, c'est impossible.
Vous ne serez pas insensible ?

ZERBINE.

Non.

PIETRO.

Non, à la bonne heure au moins.
(*à part.*)
Voilà parler, grace à mes soins.
Je commence enfin à comprendre :
Il ne s'agit que de s'entendre !
(*haut.*)
Vous ne refusez plus mes vœux !

ZERBINE.

Non...

PIETRO.

Loin de me mettre à la porte
Vous ne voulez plus que je sorte ?

ZERBINE.

Non...

Digitized by Google

ENSEMBLE.

PIETRO. ZERBINE.

Ah ! c'est charmant, c'est ad- Qu'il est galant, qu'il est ai-
mirable, mable ;
Un pareil non veut dire oui ! Il veut me faire dire oui,
Beauté cruelle, inexorable, Mais je dois être inexorable ;
Refusez-moi toujours ainsi. Car la vertu le veut ainsi.

PIETRO.

O doux espoir ! ô charme extrême !
Mais on vous mettrait en courroux,
Si l'on vous disait qu'on vous aime.

ZERBINE.

Non...

PIETRO.

Non ?

ZERBINE.

Non !

PIETRO.

Que ce mot est doux !
Et si j'en réclamais un gage,
Si j'osais prendre cette main ?
Oh ! vous vous fâcheriez, je gage ?..

ZERBINE.

Non...

PIETRO.

Vraiment ?

ZERBINE.

Non !

PIETRO.

Ah ! c'est divin !
Mais vous ne pouvez pas, je pense,
D'un baiser vous formaliser ?
Un seul !... Ah ! c'est en conscience,
Vous ne pouvez me refuser !

ZERBINE.

Non...

Digitized by Google

PIETRO.

Non...

ZERBINE.

Non...

ENSEMBLE.

PIETRO. Ah! c'est charmant, etc.

ZERBINE. Il est galant, etc.

ZERBINE.

En attendant votre nouvelle dignité, vous pouvez partir, car je vous répète que dans ce moment ma maitresse ne recevra personne.

PIETRO.

N'est-ce que cela? maintenant que je suis de la maison j'attendrai tant qu'on voudra, deux, trois heures, s'il le faut... (*lui donnant un paquet cacheté.*) Remettez-lui seulement ces papiers, c'est tout ce que je vous demande, parce que dès qu'elle les aura lus, elle me fera appeler. Je vais me promener au jardin... Sans adieu, signora.

SCÈNE II.

ZERBINE, *seule.*

A-t-on jamais vu un pareil original. Ah! mon Dieu! c'est ma maitresse, dans quel trouble je la vois!...

SCÈNE III.

ZERBINE, FIORELLA.

FIORELLA.

Je ne puis résister à mon impatience... le malheur même est moins terrible que l'incertitude. Zerbine, il n'est pas venu?..

ZERBINE.

Qui, Madame?

FIORELLA.

Lui! Rodolphe...

Digitized by Google

ZERBINE.

Non, vraiment!

FIORELLA.

Il n'a pas envoyé?...

ZERBINE.

Non, Madame...

FIORELLA.

Il aura été blessé... peut-être même... c'est moi qui serai la cause de sa mort... et point de lettres, point de nouvelles... si j'ai suspendu mes projets, si je suis revenue ici chez moi, c'est que je ne pouvais m'éloigner sans savoir l'issue de ce combat, sans connaître au moins... (*à Zerbine.*) et Albert n'a-il point paru?...

ZERBINE.

Non, Madame.

FIORELLA, *à part.*

Tant mieux, je respire!

ZERBINE.

Depuis que Madame est rentrée ce matin... il n'est venu ici...

FIORELLA, *vivement.*

Qui donc?

ZERBINE.

Que Pietro... ce Napolitain dont je vous ai parlé, et qui m'a remis pour Madame (*les montrant sur la table*) ces papiers importans.

FIORELLA.

Tais-toi... j'entends une voiture... oui, je ne me trompe pas... elle s'arrête à la porte de l'hôtel.

ZERBINE, *regardant par la fenêtre.*

Madame, Madame, réjouissez-vous...

Digitized by Google

FIORELLA, *avec joie.*

Il se pourrait!

ZERBINE.

C'est M. Albert lui-même.

FIORELLA, *tombant sur un fauteuil.*

Albert, c'est fait de moi! Rodolphe n'est plus!

ZERBINE.

Eh bien! Madame, qu'avez-vous donc?

FIORELLA.

Rien! laissez-moi. (*Zerbine sort.*)

SCÈNE IV.

ALBERT, FIORELLA.

ALBERT.

Je vois à votre trouble... que ce n'est pas moi que vous attendiez. (*gaîment.*) Eh quoi, Madame, est-ce là l'accueil que vous faites à un preux chevalier qui vient de combattre pour vous?...

FIORELLA.

Monsieur, par pitié.

ALBERT, *souriant.*

Que vous réserviez votre colère pour le vainqueur, rien de mieux; mais on doit des consolations aux vaincus... et je les attendais de votre générosité...

FIORELLA, *vivement et avec joie.*

Quoi, Monsieur, il serait vrai?...

ALBERT.

Ce mot seul nous a raccommodés... et vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai? Oui, Madame, j'étais trop en colère pour remporter la victoire: pour bien se battre, il faut être de bonne humeur,

Digitized by Google

et Rodolphe avait un sang-froid qui lui donnait l'avantage, c'était une véritable trahison ; aussi après m'avoir désarmé : maintenant, me dit-il, expliquons-nous... et il m'a raconté toute votre entrevue de la nuit dernière... Ce malheureux-là vous aime autant que moi... mais d'une autre manière... car certainement moi, à sa place je n'aurais pas été si héroïque. Enfin nous nous sommes séparés... lui, pour continuer sa route, et moi pour accourir près de vous... tel est, Madame, quoi qu'il en puisse coûter à mon amour-propre, le récit fidèle de notre campagne.

FIORELLA.

Quoi !... il est parti ?

ALBERT.

Oui, Madame... du moins je le crois...

FIORELLA, *douloureusement.*

Sans me voir... adieu, Albert... adieu...

ALBERT.

Que dites-vous ? Ce projet dont il m'a parlé serait-il réel... songeriez-vous encore à l'exécuter ?

FIORELLA.

Plus que jamais. Je ne serai ni à lui, ni à vous, et si j'ai une dernière grace à vous demander...

ALBERT.

Parlez...

FIORELLA.

Réparez vos torts et les miens, retournez près de Céline, près de celle qui vous aime, et que vous avez abandonnée... Ah ! je sens là qu'elle doit être bien malheureuse !...

ALBERT.

Qu'exigez-vous de moi ? Je ne serai donc plus rien pour vous !

Digitized by Google

FIORELLA.

Vous serez mon ami, et je vais vous en donner une preuve. Ces biens, ces richesses auxquelles je renonce, c'est à vous que je les confic... c'est vous que je chargerai d'en disposer... De plus, voici des papiers qui compromettaient, dit-on, l'honneur de mon plus cruel ennemi, de celui à qui je dois tous mes maux.

ALBERT.

Je sais!... c'est un lazzarone qui vous les a remis.

FIORELLA.

Gardez-les, examinez-les, ou plutôt, tenez, soyons généreux même pour sa mémoire, et brûlez-les sur-le-champ.

ALBERT.

Je vous le promets... aussi bien, et d'après ce qu'on m'a dit, il est une autre personne (*regardant Fiorella.*) à qui ils pourraient nuire. Dans un instant ils n'existeront plus... mais Rodolphe..

FIORELLA.

Pour mon bonheur... pour mon repos... je ne désire plus le revoir, je vous le jure... et quand même je le voudrais, vous savez bien qu'il est parti, qu'il s'est éloigné... car vous êtes bien sûr qu'il est parti?...

ALBERT.

Je lui ai vu prendre la route de France.

FIORELLA.

Tant mieux... car il reviendrait maintenant... que j'aurais la force de ne plus le recevoir...

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ZERBINE.

ZERBINE.

Madame, il y là quelqu'un qui vous demande...

FIORELLA.

Laissez-moi..je n'y suis pas.. je ne suis pas visible.

ZERBINE.

Mais, Madame, c'est lui...

FIORELLA.

O ciel!...

ALBERT, *avec force.*

Lui!... je comprends... (*se reprenant.*) Allons!.. qu'allais-je faire? (*haut.*) Je ne serai point généreux à demi... (*montrant les papiers.*) je vais remplir mes sermens... et je ne vous forcerai point à tenir les vôtres... Adieu... adieu, je me retire...

(*Il sort par le fond.*)

FIORELLA.

Va, Zerbine, va vite, fais-le entrer...

SCÈNE VI.

FIORELLA, RODOLPHE.

(*Zerbine l'amène et sort.*)

FIORELLA.

Quoi! Monsieur, vous n'avez point voulu partir sans me dire un dernier adieu?

RODOLPHE.

Je l'ai voulu... je l'ai essayé du moins... c'est impossible... je suis revenu sur mes pas... car malgré ma colère... je sens là que j'ai été envers vous injuste et cruel...

Digitized by Google

FIORELLA.

Vous voilà ! tout est oublié...

RODOLPHE, *sans l'écouter et avec égarement.*

Oui... vous oublier, c'est ce que j'avais dit, je l'avais juré, mais je ne sais plus tenir mes sermens. (*regardant autour de lui pour voir si on ne peut l'entendre.*) Écoute, Camille, veux-tu renoncer à tes trésors, à ton opulence?

FIORELLA.

Je l'ai déjà fait... j'ai remis ma fortune entre les mains d'Albert, moi, je ne veux plus rien, et je pars...

RODOLPHE.

Oui... tu partiras... il le faut, mais avec moi...

FIORELLA.

Que dites-vous? il se pourrait?

RODOLPHE.

J'ai lutté en vain, je ne le puis... c'est au-dessus de mes forces... ma raison même y succomberait... Dérobons-nous à tous les regards... renonçons à ma famille, à mes amis, qu'ils oublient qui nous avons été, tâchons surtout de l'oublier nous-mêmes; et loin de notre patrie, loin de l'Europe, cherchons quelque endroit écarté où nous puissions cacher notre amour... (*à voix basse et avec force.*) Viens, je t'épouserai!...

FIORELLA, *portant la main sur son cœur.*

Dieu! (*avec ivresse.*) Moi, Rodolphe, moi votre femme... et c'est vous qui me le proposez... Ah! je ne croyais pas qu'un si grand bonheur me fût réservé... Oui, mon cœur est heureux et fier d'un pareil sacrifice... mais il n'en serait plus digne s'il pouvait accepter...

Digitized by Google

RODOLPHE.

Qu'osez-vous dire?

FIORELLA.

Que mon bonheur, que mon amour même ne peuvent me faire oublier le soin de votre honneur! Moi vous priver de vos amis, de votre famille, de votre patrie... Non... d'autres destins vous attendent, votre pays vous réclame, la carrière des armes vous est ouverte... C'est là, Rodolphe, c'est au champ d'honneur que vous devez m'oublier...

DUO.

Partez, la gloire vous appelle!
Oubliez d'indignes amours!
L'honneur qui vous sera fidèle
Prendra soin d'embellir vos jours!

RODOLPHE.

Ce refus qui me désespère...
Vous rend plus digne de ma foi!

FIORELLA.

Dans ma retraite solitaire
Votre nom viendra jusqu'à moi.
De vos succès je serai fière!
Heureuse de votre bonheur...

RODOLPHE.

Non, non, dans la nature entière
Plus d'espérance pour mon cœur!
Toi seule m'attache à la vie,
Et si je ne peux te fléchir
A tes pieds mes maux vont finir...

FIORELLA.

Ce n'est point à mes pieds... C'est pour votre patrie
Qu'il vous est permis de mourir!

Digitized by Google

FIORELLA.

Partez, la gloire vous appelle!
Oubliez d'indignes amours :
L'honneur qui vous sera fidèle
Prendra soin d'embellir vos jours.

RODOLPHE.

Vainement la gloire m'appelle,
Camille est mes seules amours.
Tu le veux... tu le veux, cruelle?
Oui, je m'éloigne et pour toujours.

(*Fiorella va sortir, lorsqu'on entend en dehors la voix de Pietro, qui se dispute avec Zerbine.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PIETRO, ZERBINE.

PIETRO.

Oui, morbleu! j'entrerai malgré la consigne.

RODOLPHE, *s'arrêtant.*

Que veut cet homme?

FIORELLA.

Et quel est-il?

PIETRO, *saluant.*

Pietro .. un Napolitain... qui désire humblement être admis devant vous. (*levant les yeux.*) Quoi! Signora... vous ne me remettez pas... Eh bien! ce n'est pas un mal... car, franchement, il n'y avait pas dans ce temps-là de quoi se vanter de ma connaissance. Maintenant, c'est différent... Mais alors, et quand vous portiez le nom de Camille Paluzzi, j'étais un lazzarone... un mauvais sujet prêt à vendre mes services à celui qui avait dix ducats pour les payer, et comme le duc de Farnèse avait beaucoup de ducats...

FIORELLA.

Quel souvenir!... J'y suis maintenant; lors de ce faux mariage, tu étais un de nos témoins?

RODOLPHE.

Il se pourrait!

Digitized by Google

PIETRO.

J'avais cet honneur, moi et Gennaio.

RODOLPHE.

Et tu oses te présenter en ces lieux... Tu ne crains pas de recevoir le juste châtiment?...

PIETRO.

C'est çà, me faire pendre! comme vous y allez; chacun ses affaires, ne vous mêlez pas des miennes... C'est la signora envers laquelle je suis coupable, c'est elle qui seule doit disposer de mon sort...

FIORELLA.

Pars, éloigne-toi de mes yeux...

RODOLPHE.

Quoi! vous seriez assez bonne...

FIORELLA.

Celui que j'avais le plus offensé a daigné me pardonner... J'imiterai son exemple... Va, tâche de vivre en honnête homme... et pour t'y aider, Zerbine va te donner ce que je t'ai promis.

PIETRO.

Quoi! c'est là votre vengeance... C'est bien, signora... c'est très bien... Vous ne vous repentirez point de votre générosité... Et quant à ce gentilhomme qui parle si légèrement de pendre les gens, il en aurait été plus fâché que moi, s'il est possible...

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

PIETRO.

Que j'étais ce matin à San-Lorenzo lors de votre aventure, de votre combat... que j'ai appris que

Digitized by Google

vous aimiez Madame; que vous ne pouvez l'épouser... Eh bien, rassurez-vous... il n'y a maintenant qu'une personne au monde qui puisse rendre ce mariage possible... et cette personne-là, c'est moi.

FIORELLA ET RODOLPHE.

Il se pourrait ?

PIETRO.

Vous saurez que le feu duc de Farnèse se mariait souvent, car Madame n'est pas la seule qu'il ait épousée... et dans ces prétendus mariages, Arpaya son intendant, Gennaio et moi servîmes plus d'une fois de témoins. Un jour... (mais je suis loin de m'en vanter, car si j'ai fait là une bonne action j'en suis innocent, et mon seul motif était de tenir le duc lui-même dans notre dépendance) un jour qu'un de ces mariages devait avoir lieu, on m'avait chargé de tout disposer. Je le fis en conscience... J'amenai un véritable prêtre... C'est par lui, en sa présence que cette union fut consacrée, et l'acte de célébration signé de lui, resta entre les mains de Gennaio, pour que nous pussions un jour en faire usage si notre protecteur devenait un ingrat... Ainsi donc, et sans qu'il s'en doutât, le duc de Farnèse était réellement marié; les preuves en sont dans les papiers que Zerbine vous a remis ce matin.

FIORELLA.

O ciel!

PIETRO.

Et sa légitime épouse, la duchesse de Farnèse, est là devant vous...

FINAL.

RODOLPHE ET ZERBINE.

O bonheur !

Digitized by Google

FIORELLA.

O terreur !

RODOLPHE, ZERBINE et PIETRO.

Mon Dieu ! je te remercie !
D'effroi mon ame est saisie !
Qu'avez-vous donc, je vous prie ?
Je ne méritais point un semblable bonheur !
Achevez, je vous en supplie !
Ces papiers, disait-on, compromettaient l'honneur
De ce duc de Farnèse ?

PIETRO.

Il est vrai !

FIORELLA.

Sans les lire
Entre les mains d'Albert, je les ai tous remis,
Le suppliant de les détruire.

TOUS.

O ciel !

FIORELLA.

Et maintenant ils sont anéantis !
Qu'avez-vous fait ?... courons... je puis encore peut-être.
Restez... c'est lui !.. je n'ose, en le voyant paraître,
L'interroger...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Par moi, votre esclave soumis,
Vos ordres souverains viennent d'être suivis !

TOUS.

Grand Dieu !

FIORELLA.

Quoi ! ces papiers que je vous ai remis...

ALBERT.

Le vent a dispersé leur cendre...

Digitized by Google

(*La regardant.*)

Mais d'où vient cet effroi dont vous semblez saisis ?
Répondez-moi ?

FIORELLA, *avec désespoir.*

Comment, ils sont détruits ?..

ALBERT, *lentement.*

Oui, tous ! hormis un seul !...

FIORELLA et RODOLPHE.

Dieu ! que viens-je d'entendre ?

ALBERT.

Qu'avez-vous donc ? il ne vous touche en rien ;
Il concerne une pauvre fille
Dont hier encor, si je m'en souviens bien,
Rodolphe me parlait... et qu'on nommait Camille !

RODOLPHE et FIORELLA.

Achevez... à mon trouble... hélas ! rien n'est égal !

ALBERT.

En voyant cet écrit dont le secret fatal
Assurait à jamais le bonheur d'un rival...
J'en conviens, j'ai senti renaître dans mon ame
Le naturel napolitain,
Et deux fois ma tremblante main
Approcha malgré moi cet écrit de la flamme...

FIORELLA.

O ciel !

ALBERT.

Mais de l'honneur n'écoutant que la voix,
Le naturel français a repris tous ses droits !
Oui, me suis-je écrié, qu'ici l'amour se taise,
Et de peur d'un regret j'accours auprès de vous !
(*Leur donnant le papier.*)
Tenez... soyez heureux !

(*A Fiorella.*)

Duchesse de Farnèse,

Digitized by Google

Vous pouvez à présent l'accepter pour époux!

ENSEMBLE.

RODOLPHE ET FIORELLA.

Ah! quelle reconnaissance
Paîra jamais
Tant de bienfaits?
Jouissez pour récompense
Des heureux que vous avez faits.

ALBERT.

Ah! votre reconnaissance
Surpasse encore mes bienfaits,
Et je trouve ma récompense
Dans les heureux que j'ai faits!

ALBERT, *voyant entrer les personnages du premier acte.*

Mais voici venir vos amis,
Qui de votre bonheur par moi furent instruits!
(*Bas à Fiorella et à Rodolphe.*)
Pour moi, rassurez-vous, j'épouserai Céline.

RODOLPHE.

Et le bonheur que l'hymen vous destine
D'un autre amour vous dédommagera!

FIORELLA.

Notre amitié toujours vous restera...

ALBERT.

Son amitié!... me restera.
Faute de mieux... Allons, c'est toujours çà!

CHOEUR.

Heureux amans, goûter sans cesse
Un bonheur si bien mérité.
Car les honneurs et la richesse
Couronnent ici la beauté.

FIN.

Digitized by Google